

je n'avais rien à y perdre du côté de la liberté et j'avais beaucoup à y gagner du côté de mon repos ; mais là encore je n'étais pas libre. D'abord Esquerro ne voulait avoir affaire qu'à moi ou à Guilhot ; ensuite la majorité des prisonniers, voyant dans notre liaison avec l'état-major une garantie pour tous, préférerait nous avoir pour intermédiaires plutôt que des hommes qui parlaient sans cesse de traiter les officiers comme ceux de Guaymas. J'étais donc bien soutenu de ce côté-là encore ; mais, comme les hommes raisonnables, si nombreux qu'ils soient, ne font jamais autant de bruit que les autres, je demeurais assourdi de criaileries et d'importunités incessamment renouvelées, qui me rappelaient les beaux jours de *la Belle*. M. Guilhot, qui prit la suite de ma gérance à Guadalajara, lorsque je me séparai de la troupe, eut beaucoup plus à souffrir que moi, parce qu'il était infiniment plus patient.

Les officiers, témoins constants des ennuis que me causait cet esprit de contradiction, me poussaient à des mesures extrêmes. Je fus autorisé à acheter un sabre et à me faire respecter comme eux à *sablazos*. Il eût été trop long de leur faire comprendre que les coups de plat de sabre sont un argument sans portée morale, qu'il eût mieux valu épargner à leurs propres soldats, et auquel un sentiment de patriotisme, à défaut d'un sentiment supérieur d'humanité, m'eût interdit d'ailleurs d'avoir recours en pareil cas ; je me contentai de refuser purement et simplement, et je suppose que plusieurs d'entre eux pensèrent que je faisais l'économie de l'arme. Il est certain que, si j'avais voulu à ce moment-là, sans aller jusqu'aux *sablazos*, obtenir un pouvoir suffisant pour me permettre de fermer la bouche aux criards, il ne tenait qu'à moi. Mais il n'entraît guère dans mes idées de recourir à une autorité d'emprunt pour m'assurer une influence qui ne pouvait profiter qu'à moi-même, puis-

que moi seul perdais à ce qu'il en fût autrement. Je croyais, à cette époque comme aujourd'hui, qu'un homme n'a pas le droit de prendre une autorité momentanée sur ses semblables en dehors d'une mission sérieuse, encore moins qu'il ait, en aucun cas, le droit de recevoir cette autorité d'autres mains que de celles des gens qu'elle lui subordonne. Et cependant je crois plus que jamais qu'il est facile de guider à bien, sans despotisme, des hommes devant lesquels on se pose sur de pareils principes.

CHAPITRE VI.

Amatitan. — Une église *muy bonita*. — La science du capitaine Antillon. — Guadalajara. — Les *pelados*. — San-Pedro. — Visites et fâcheuses nouvelles. — Départ prochain. — La *cuerda*. — J'entre à l'hospice de Belen. — Séjour et distractions. — *Exeat*.

En sortant de Tequila on traverse des champs de maguey, puis une contrée montagneuse, très-ombragée sans être précisément boisée. Amatitan, notre étape du 5, se trouve au milieu de cette région, à quatre ou cinq lieues de Tequila. C'est un pueblo de cinq ou six cents âmes, assis au milieu de beaux arbres sur une déclivité, mais laid et sombre. Les rues sont étroites et tortueuses ; les maisons, à un étage généralement, n'ont que fort peu d'ouvertures extérieures ; il y a de la boue dans les rues ; en un mot, l'aspect est nouveau pour nous. Amatitan fait un commerce de porcs assez considérable.

La population paraît être suspecte à nos officiers, qui m'assurent qu'elle est *muy mala, muy mala*, et c'est tout ce que j'en puis tirer. On me donne à entendre cependant que, nous prenant, comme bien d'autres avant

eux, pour des brigands, les bourgeois d'Amatitan sont prévenus contre nous et pourraient bien nous faire un mauvais parti. J'accepte d'abord cette raison comme plausible, car le peuple est si ignorant de ce qui l'intéresse le plus, que les bruits les plus bizarres ne pouvaient manquer de circuler sur notre compte, et je m'en étais aperçu à Tepic. Les *bandos* de l'autorité, absolus comme des ukases et que personne n'a goût à lire, suppléent aux journaux dans les grandes occasions, la rumeur publique fait le reste. Toutefois je modifiai bientôt mes idées à l'égard des gens d'Amatitan en causant le soir avec plusieurs de mes fournisseurs, que je trouvai fort avenants, et avec un arriero fédéraliste, qui m'offrit de m'aider à fuir et à me cacher. Je refusai, mais il me fut facile de comprendre que la population était tout simplement suspecte de *révolutionarisme*, et que ce qu'on redoutait le plus était, non pas qu'elle nous voulût du mal, mais, au contraire, qu'elle nous voulût trop de bien.

Les prisonniers français ne jouirent donc que d'une liberté fort restreinte. On leur permit d'aller laver leur linge à un magnifique réservoir d'eau courante, en pierres de taille, qui se trouve sur la grande place, à côté de l'église principale et presque en face du meson qui leur servait de quartier, mais à la nuit tout le monde fut conigné. Les soldats étaient du reste l'objet de la même rigueur et pour la même cause sans doute; bien mieux, le local dans lequel on avait cantonné les deux troupes ensemble se trouvant trop étroit pour tant de monde, je reçus l'ordre de choisir une trentaine d'hommes, des plus dignes de confiance, et de les conduire dans un autre bâtiment, où ils passèrent la nuit sans gardes, sur leur simple parole de ne pas sortir.

Il y a à Amatitan deux ou trois églises; j'allai en visiter une en compagnie des officiers; ils m'avaient assuré qu'elle était *muy bonita*, très-jolie, et, à part l'impro-

priété du mot joli, ils ne m'avaient pas menti, car elle était fort curieuse. Pans de murailles, dessus de portes et d'autels étaient surchargés de ces lourds retables espagnols, sortes de tableaux sculptés dans le bois ou la pierre, d'un haut-relief, dont chaque détail, traité par le ciseau avec minutie, est non moins minutieusement relevé par le pinceau de teintes à l'huile d'une crudité impitoyable. Je remarquai, surtout, une représentation énergique de l'enfer où figuraient, au milieu des flammes les plus véhémentes, quantité de moines et d'évêques en grand costume. Cet hommage égalitaire rendu à la justice et à la vraisemblance me parut donner à l'œuvre un cachet d'antiquité assez respectable, car je doute fort que sous Santa-Anna on eût toléré une pareille assimilation de l'homme saint au reste des mortels.

Ces merveilles sont entourées d'un cadre fantastique, monstrueux enchevêtrement d'acantacées ébouriffantes et de chicorées d'un épanouissement encore plus extravagant, qui, sous une triste et sale couleur jaune, attend encore le luxe de la feuille d'or, réservé à l'autel. Tout cela est d'une saveur artistique assez bizarre, mais d'un bon effet d'ensemble dans ces constructions bâtarde et massives elles-mêmes de la Renaissance.

Malheureusement, quelques excentricités de détail toutes modernes viennent faire tache sur cette harmonie. Les nombreuses statues de bois et de pierre sont vêtues et parées avec une dépravation de goût que fait valoir la lumière des cierges allumés devant elles; ce ne sont que robes de soie et de gaze, brodées et coupées à la dernière mode de 1830; passe encore pour la Vierge, mais les saints! Qu'on se figure Jésus-Christ recouvert d'une robe de poupée en satin blanc, à volants et à manches à gigot, avec une couronne de fleurs artificielles sur la tête, un bouquet pareil dans une main et un mouchoir brodé dans l'autre!

Des enfants et des chiens jouent dans l'église et, contre les piliers, des mendiants des deux sexes sont accroupis dans une posture qui tient beaucoup plus du repos que de l'adoration.

Les logements étant exigus et peu confortables au quartier, le capitaine Antillon, qui a chambre en ville selon son ordinaire, me donne l'hospitalité. J'ai toujours pensé que c'était encore une mesure de prudence, et la persistance qu'il mit à me faire l'éloge de Santa-Anna ce soir-là peut bien passer pour une confirmation de mes pressentiments. Nous bavardâmes aussi longtemps que dura notre luminaire et le brave capitaine me dévoila des trésors d'ignorance et de bonhomie sans mesure. Sa tenue habituelle trahissait cependant une certaine éducation, mais d'instruction, il n'en avait mie. La géographie paraissait surtout lui tenir à cœur. Il me questionna avec intérêt sur les pays que j'avais parcourus, et j'eus à réformer en lui une foule de notions saugrenues sur la configuration du globe terrestre. Ainsi, par exemple, était-il dans l'incertitude la plus cruelle sur la question suivante : « Est-ce Paris qui est la capitale de la France, ou France qui est la capitale de Paris? » Je l'étonnai fort en lui apprenant qu'il était radicalement impossible de se rendre par terre du Mexique en Europe, et bien davantage encore en lui assurant qu'on pouvait se rendre en Californie sans traverser la mer, au besoin. Le pauvre diable avait, il faut le dire, un désir de s'instruire très-violent, et je crois qu'il était fort aise de me tenir ainsi à l'écart pour me faire ces questions, qu'une certaine pudeur d'homme haut placé eût toujours arrêtées sur ses lèvres en public. Le prêtre lui avait enseigné dans son enfance l'histoire biblique *expurgata*. Depuis, il n'avait pas eu occasion d'ouvrir un livre jusqu'à ce que le gouvernement, en le prenant à son service, lui eut imposé

quelques études de théorie militaire, et c'était là le fond de son sac.

En retour de mes enseignements bénévoles, il m'apprend que son régiment tient garnison au *presidio* de la laguna de Chapala, distant de quinze à seize lieues sud de Guadalajara; que les *presidarios* venaient de se révolter et de prendre la clef des champs, et que c'étaient eux qui formaient en partie les *cuadrillas* de voleurs dont on faisait tant de bruit. A part quelques détails insignifiants sur le *presidio*, c'est tout ce qu'il peut me dire touchant ces lieux illustrés par la guerre de l'indépendance. La laguna de Chapala est la plus grande nappe d'eau intérieure du Mexique; elle a de trente-cinq à quarante lieues de long sur huit à dix de large. Au milieu se trouve la petite île de Mescala, dans laquelle les Indiens du voisinage se défendirent pendant cinq ans, de 1812 à 1817, contre des forces espagnoles imposantes. Après leur reddition, on bâtit sur l'île le petit fort du *presidio*. Un *presidio*, estampille militaire frappée sur le territoire du roi, était dans le principe le gage de la protection du gouvernement étendue au pionnier religieux ou laïque. Ce n'est plus depuis longtemps qu'un bagne, où l'on retient les malfaiteurs de la pire espèce, ou mieux de la plus basse condition. Au lieu d'être dehors, en liberté, comme autrefois, l'ennemi est dedans, aux fers, et de *soldat jadis actif*, le garnisaire *présidial est devenu garde passif*, ne plus ne moins qu'au *château d'If*. Du bouclier on a fait une soupape de sûreté; c'est l'histoire de la plupart des fortifications en ce monde d'ambitions égoïstes et d'instincts despotiques où le libéralisme a tant de mal à pénétrer.

Le 6, nous fîmes encore une courte étape, cinq lieues de pays triste et désert, plaines rocailleuses, régions volcaniques, bois de pins; l'obsidienne jonche les chemins. On s'arrête à la *Venta del Hastillero*, pe-

tit pueblo d'Indiens qui n'offre que des ressources précaires.

Guadalajara est à six lieues de là environ et nous nous y rendons le lendemain. La gorge de la *Ratonera*, qui y conduit, est agreste mais parée d'une riche végétation, et vient déboucher dans la belle plaine au milieu de laquelle s'élève la ville, dont nous ne tardons pas à voir les clochers et les coupoles.

Je voyageai ce jour-là avec la colonne. Bientôt quelques officiers à cheval arrivent à notre rencontre; ils accueillent Esquerro amicalement et l'interrogent sur sa mission en jetant sur nous des regards curieux. Placé à côté du colonel, je ne perds pas un mot de leur conversation qui est instructive; d'abord je reçois de la bouche des nouveaux arrivants la confirmation du fatal décret du 19 août. Don Manuel se montre franchement désolé. Il exprime l'espoir, la conviction même, que les excellentes notes que le gouvernement recevra sur notre compte rendront impossible l'exécution de ce décret.

Ces paroles, et surtout le ton sur lequel elles étaient prononcées, parurent étonner quelque peu les interlocuteurs du colonel, et il me fut facile de comprendre que ces messieurs nous tenaient *a priori* pour des bandits; il me suffisait de comprendre l'espagnol pour cela. Esquerro mit à rendre témoignage du contraire une énergie chaleureuse, qui ne put laisser aucuns doutes à ses interlocuteurs et me laissa, à moi, un vif sentiment de gratitude. Le nombre des cavaliers, tant militaires que civils, grossissant toujours à mesure que nous approchions, le digne homme ne fut occupé jusqu'aux portes de la ville qu'à faire notre éloge.

Une ordonnance à cheval nous rejoignit là et remit au colonel des ordres qui modifièrent notre itinéraire; nous ne devons pas prendre nos cantonnements à Guadalajara même, mais au pueblo de San-Pedro, situé sur la

route de Mexico. Pour y arriver, il faut traverser la ville ou en faire le tour, et c'est ce dernier parti que l'on choisit.

La colonne se masse, les soldats forment une double haie et nous avançons ainsi en suivant l'extrême lisière des faubourgs méridionaux, triste ceinture de constructions informes en adobes non recrépies, à peine percées de quelques trous en guise de portes et de fenêtres. Beaucoup de maisons sont inhabitées; quelques-unes sont en ruine. Dans ces antres sordides grouille une population plus sordide encore.

Chaque artère que nous croisons vomit du cœur de la cité des tourbillons de populace; ce sont les *pelados* de Guadalajara, célèbres entre tous leurs pareils par leur turbulence, leur corruption, l'énergie qu'ils apportent dans le vice. Ces descendants des redoutables Chichimecas n'ont été soumis par l'armée que pour demeurer en guerre avec la police. Fanatiques jusqu'au scepticisme, ils ne s'inclinent que devant le prêtre dont le ministère se réduit pour eux, d'ailleurs, à les entretenir par l'aumône dans la paresse et la misère; aussi les *pelados* sont-ils des émeutiers du premier ordre entre les mains du parti clérical, et Guadalajara est en raison de cela le commandement militaire le plus important après Mexico. Ils se ruent là pêle-mêle, vieux et jeunes, hommes et femmes, étalant les plus glorieuses loques sur des corps demi-nus: chapeaux de paille en ruine, chemises tailladées, rebozos, enaguas, calzons effrangés, fresadas festonnées et macérées dans la crasse, scapulaires, médailles et reliquaires brochant pieusement sur tout cela; une épopée de gneuserie que Callot pourrait seul immortaliser. Ainsi devaient être les vomitoires du cirque romain, les jours où César donnait du pain et des spectacles pour faire croire au peuple qu'avec un monarque généreux on peut être heureux sans travail, sans savoir et sans liberté.

Enfin nous atteignîmes la garita de San-Pedro. Une splendide avenue de plus d'une lieue de long, bordée de plusieurs rangs de jeunes arbres, relie la ville au pueblo. La foule s'éclaircit graduellement, à notre grande satisfaction, et il ne reste bientôt plus que quelques cavaliers élégants mêlés à notre état-major. Les uns montent des chevaux, d'autres de fort beaux mulets ; plusieurs ont un ami au portemanteau, comme au bon temps de Panurge et de Régnier.

Je suis tout seul, à pied, lui de m'offrir la croupe.

San-Pedro est un joli village de quelques centaines d'âmes, rendez-vous de plaisir pour la population de Guadalajara les jours de fête. La place, ombragée de jeunes arbres, est immense et les maisons avoisinantes sont peintes de couleurs tendres avec encadrements blancs.

On nous cantonna dans une grande et belle maison avec plusieurs cours intérieures. Notre installation fut signalée par un événement d'assez sombre augure, qui produisit une fâcheuse impression. Un de nos prisonniers, un jeune homme qui se faisait appeler Walker, fut mis en charte privée dès l'arrivée, par ordre supérieur. C'était un garçon taciturne et excentrique jusqu'à la sauvagerie, mais tranquille et honnête à ce que j'ai pu juger. Il m'inspirait de l'intérêt et j'allai le voir avec Guilhot. Nous le trouvâmes couché, les fers aux pieds, sur la paille d'une cellule bien gardée, et fort ému d'une arrestation qui ne lui avait nullement été motivée. Nous nous adressâmes à nos amis les officiers ; ils avaient des ordres, mais d'explications point. Nous allâmes à Esquerro qui n'en savait pas plus long, mais s'informa et nous apprit enfin que ces mesures sévères avaient été prises à la demande de la Chancellerie française, ce qui ôtait alors tout espoir de le tirer de ce mauvais pas. Ce Walker, ou quel que fût son nom, était, paraît-il, un condamné poli-

tique, considéré comme en rupture de ban pour avoir quitté San-Francisco, où il était consigné, sans l'autorisation du représentant français. Ce fut de toute notre troupe le seul qui fût maltraité. — « C'est à Puebla seulement, m'écrivit plus tard M. Guilhot, que j'ai pu parvenir à délivrer le malheureux Walker ; le chargé d'affaires n'a pas cru pouvoir prendre sur lui d'en donner l'ordre à Mexico. J'ai profité d'un changement d'escorte pour faire révoquer des mesures qui ne figuraient pas heureusement sur l'ordre de conduite, et s'exécutaient sur des recommandations transmises verbalement. Le pauvre diable est arrivé jusque-là au secret et dans l'état où vous l'avez vu. Le matin on le hissait sur un âne, le soir on le tirait à bas comme un paquet. Ce traitement avait singulièrement affecté son moral qui était déjà très-faible, comme vous savez. »

Nous reçûmes la visite de quelques négociants français établis à Guadalajara, notamment MM. Tarel, Lyon, Aguerre. Ils étaient accompagnés de don Manuel Llanoz, administrateur de la douane, un Mexicain élevé en France, parlant admirablement notre langue et possédant en outre un cœur excellent ; il nous manifesta beaucoup de sympathie et employa tout son crédit et toute son influence à nous être utile. Malheureusement sa bonne volonté et celle de nos compatriotes ne pouvaient rien contre l'arrêt qui nous frappait. C'était une autre gamme ici qu'à Tepic ; il ne s'agissait plus de protestations. On nous montra une lettre du secrétaire de la légation qui, tout en se déclarant prêt à faire comme homme, officieusement, tout ce qu'il pourrait pour nous et du meilleur cœur, avouait avec douleur qu'officiellement il était réduit à l'impuissance la plus complète. Le gouvernement français était assez occupé de la guerre de Crimée sans aller chercher noise au Mexique à propos de quelques aventuriers qui s'étaient mis hors la loi.